



Devenir marraine... après une vie de travail

Monique Végas

DANS **EMPAN 2009/2 n° 74**, PAGES 114 À 120

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1152-3336

ISBN 9782749210537

DOI 10.3917/empa.074.0114

Date de mise en ligne : 01/08/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-empan-2009-2-page-114?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Devenir marraine... après une vie de travail

Monique Végas

En pensant à l'accompagnement... ce sont des mots qui se sont mis à tourner dans ma tête : durée, proximité, fidélité, distance, être là, continuité, compassion, compagnonnage, humanité, partage, supporter, « sans exigence de réussite », « suivre les méandres de la vie », présence, le faire avec et le faire pour, longtemps, toujours, peut-être, transfert – positif ou négatif –, « bricoler », « bidouiller », « petits arrangements avec le ciel », prendre partie, indignation, révolte, colère, solitude, affection et non-amour, chagrin, douleur. « L'important, c'est la rose » (celle du Petit Prince) ; « apprivoisé comme le renard » (celui du Petit Prince... pas celui du Corbeau et du Renard).

Cette liste énumère plein de mots : des gros, des professionnels, des savants, des mots de la vie de tous les jours, plus humbles, plus humains, moins « spécialisés », plus vrais peut-être. À moins que les premiers, fruits de cogitations incessantes, permettent de donner aux seconds plus de justesse, d'efficacité, de clairvoyance, de présence.

Alors sans doute faut-il avant d'aller plus loin choisir les maîtres mots : lorsque je travaillais dans cette noble maison d'antan, je veux dire Saint-Simon, j'allais souvent dans un lieu de vie digne de ce nom... Son responsable disait à l'administration pointilleuse sur les limites d'âge des résidants : « Pourquoi ne nous laissez-nous pas dire à nos jeunes : « nous vieillirons ensemble ? »

Cela m'avait beaucoup fait réfléchir.

Plus tard, après le couperet fatidique de l'âge de la retraite, j'ai tout compris. Certains de mes anciens clients m'ont donné et demandé des nouvelles, parfois un service. Ils étaient je crois dans le vrai... dans la vie. Et on n'en a qu'une !... Charge à moi, pour ne pas faire n'importe quoi, de les renvoyer à qui de droit pour des questions qui appelaient des réponses strictement professionnelles où le cadre est indispensable et les dispositifs impérativement nécessaires.

Après toutes ces années durant lesquelles des questions si intéressantes se posaient dans le souci d'une meilleure compréhension, d'une analyse fine, je suis maintenant immergée, me semble-t-il,

dans un bénévolat professionnel et la structure à laquelle j'appartiens n'a pas le même souci thérapeutique. Alors que les besoins sont là. Je suis confrontée au « tout venant »... sans ambition... Mais on peut tout de même réfléchir !

Notre raison d'être est justement « l'accompagnement vers l'emploi » et pour moi plus spécialement, « lever les freins ». Ils sont nombreux et multiples. Nous portons bizarrement les noms de « parrains » et de « marraines » – mots non professionnels, mots de la vie de tous les jours.

Voici quelques moments pris sur le vif.

Hanane, petite Marocaine, belle, intelligente. La vie ne l'a pas gâtée. Elle est arrivée en France adolescente pour retrouver un père qui meurt peu après. Institution, foyer, re-institution... suivis discontinus, solitude...

Nous nous connaissons depuis deux ans. Une solide relation de confiance s'est installée. Nous nous voyons souvent. Son moral... comme les couleurs du temps. En ce moment, plutôt gris.

La semaine dernière, je l'appelle deux fois à 21 heures : chose urgente à lui dire mais le choix de l'heure n'est pas anodin. Puis, quelques jours après, suite à un entretien difficile et douloureux, elle me dit en partant : « Et puis je voulais vous dire, enfin vous remercier... Votre coup de fil... neuf heures du soir... ça fait plaisir, on se sent moins seule. » Et moi, j'entends : « Ça prouve que je suis importante pour quelqu'un, que quelqu'un pense à moi. » Quelle solitude !

Mohamed. Il y a longtemps... Nous ne nous voyons plus qu'au hasard des rencontres dans le quartier. Il est beau, grand, brun, beaucoup de classe ! Tel un prince du désert. Nous l'appellerons Mohamed.

Bien élevé, respectueux, poli – de quoi pourrait-il avoir besoin ? –, une difficulté financière, administrative, un je ne sais quoi d'inquiétude flottante transparaît dans la demande que me fait la conseillère en insertion. Nous nous asseyons. Mohamed se tasse, ses

yeux s'emplissent de buée, de larmes. Il ne pleure pas, non, un homme ne pleure jamais. La voix est feutrée, sourde. Sans voix, somme toute, sans vie.

Oui, bien sûr, un problème financier à régler avec un organisme de recouvrement... mais pas vraiment grave. Nous avons presque fini mais je me lance car l'abcès était à crever et je risque un : « Mais vous m'avez l'air bien triste. » Silence. D'une voix saccadée, il m'explique : il y a quatre ans, au Maroc, un accident de voiture avec des copains – quatre sur six sont morts – mais surtout : « Avant de partir, nous avons plaisanté. Mon copain voulait se mettre au bord pour fumer mais plutôt que d'accepter, je lui ai passé le cendrier. Il est resté au milieu et c'est lui qui est mort. »

Voilà, cette idée hante notre Mohamed comme si le souffle de sa vie s'était engouffré dans cette mort et qu'il ne lui en reste plus. J'écoute... je dis... je « compatis »... quelque chose de la rencontre, de l'échange, de l'indicible s'installe. Vous savez, cette impression qui envahit quand le courant passe et qu'on se dit « ça y est »... et puis « Mais quelle femme êtes-vous pour être si... » me dit-il. Je crois que ça veut dire si vieille, si énergique, si vivante. Je réponds simplement mais en toute vérité que je connais ces questions d'une mort si proche et que j'en ai retenu qu'il ne fallait pas « qu'il » soit mort pour rien, que c'est comme s'il fallait vivre pour deux... pour donner raison à la « vie » malgré les vicissitudes de l'existence.

Mohamed me dit un jour que sa sœur de Paris vient d'avoir un bébé, il doit y aller... pas une fantaisie mais une injonction venue d'ailleurs. Nous discutons un moment sur pourquoi, comment et je tente un « c'est la vie qui revient », et je vois soudain apparaître une lueur pétillante dans son beau regard brun. Oui, mais voilà : il faut 500 francs, prix du billet aller et sa sœur paiera le retour. Comment les trouver ? Moi je veux bien participer... mais c'est trop et puis, cela je ne le lui avoue pas : je ne veux pas le faire seule. Je vais donc raconter mon histoire à M. H. (parrain, responsable du Secours catholique du quartier) dont je sais

*Qui suis-je pour
lui maintenant ?
Pas grand-chose,
le témoin
de sa mémoire,
le garant
de son histoire.*

qu'il a l'oreille exercée aux souffrances humaines et au dénuement. L'affaire est entendue : je donne la moitié, il me « trouve » le reste.

J'explique à notre garçon que nous nous engageons tous deux pour lui donner le courage de faire que la vie reparte. Grand blanc... grand silence. Le retour se fait attendre.

Et puis un jour, Mohamed revient – en réalité, moi je l'appelle toujours M. X. Il a plein d'idées, veut monter son affaire, une sorte de salon de thé à l'orientale où l'on peut fumer le narguilé mais surtout être bien, détendu, « écouté », c'est le terme qu'il emploie. Est-ce viable, rentable, réalisable ? Bien évidemment, pour moi, tout autant de questions obscures. Je l'adresse à M. R., compétent en création d'entreprise, mais surtout capable d'écouter, de ne pas décourager, de transformer l'irréaliste en réalisable. Que font-ils ensemble ? Je ne sais... De salon de thé, Mohamed ne parle plus.

Nous nous voyons toujours. Toujours des arriérés de dettes, des problèmes de banque, mes frêles épaules et mon peu de diplomatie avec les banquiers, ce n'est pas top. Alors, c'est M. Z. qui cette fois va nous aider – les négociations périlleuses, se faire bon avocat tout en restant « éducateur », il connaît. Je ne puis évoquer toutes les demandes faites. J'ai oublié de vous dire que le début de ce parrainage remonte à fin 2000.

Je n'ai pas parlé de la façon dont ce travail s'articulait avec celui de la conseillère en insertion. Je crois que ce trépied, parrainage/coparrainage/conseiller, est une ressource inestimable pour ces jeunes en morceaux qui doivent reconstituer le puzzle de leur vie. Ils trouvent là des oreilles, toutes attentives mais qui ne privilégient pas les mêmes choses parce que sensibles à des réalités différentes dans des registres parallèles et qu'entre nous, nous devons raccorder.

Puis, un beau jour, M. X. fait irruption. Il veut me voir à tout prix, c'est urgent. Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte. En clair, il a besoin de l'adresse de M. R., il va ouvrir un salon de coiffure. Puis, plus rien. Enfin, cela est vite dit : nous avons des rencontres fréquentes ; la dépression guette, les soucis sont multiples – un mariage forcé, une mère malade... une cousine sans papiers.

Durant toutes ces années, c'est à moi qu'il a dévolu le rôle de relais, d'interlocuteur avec son avocat marocain chargé de l'affaire. Je ne comprends rien aux affaires judiciaires, encore moins dans un pays étranger. Mais j'ai tout de suite compris que cela avait à voir avec la mort, avec la vie et avec la réparation. Faire que le temps qui passe apaise la souffrance. C'est pour cela que j'ai accepté. Comme un fil rouge ponctué de courriers, de coups de fil à ce monsieur au Maroc.

Le tout était de ne pas se décourager, de rappeler, de réécrire. Enfin, réparation financière fut faite. Un pécule a été versé longtemps après. Et de nouveau de grands blancs. Et puis un jour, longtemps après, une rencontre fortuite dans un supermarché. Ça y est, le salon est ouvert, ça marche, c'est dans le quartier proche.

Je ne puis résister à l'envie de voir alors je passe devant. Je n'en crois pas mes yeux, ça me fait chaud au cœur. Cette fois-ci, ce sont mes yeux à moi qui manquent se remplir de larmes. Le salon s'appelle « La belle vie ». Et si d'aventure certains croient à l'inconscient, je vous dirais en secret que ce salon a pris la place de ma fleuriste, partie à la retraite, et encore que j'aime faire pousser les fleurs et que j'aimais beaucoup cette dame pleine de vie.

Encore un mot en guise d'épilogue : nous suivons ensemble à sa demande (en coparrainage peut-être) une jeune fille. Elle est voisine du salon et très démunie. Il a trouvé pour elle, sur les indications d'une conseillère en insertion de la mission locale et après s'être démené comme un diable, une place en foyer. C'est là, je crois, le début d'une autre aventure....

À ce propos, je suis allée le voir dans son salon... Il m'a proposé de me faire coiffer – gratuitement bien sûr – mais je ne l'ai pas fait. Pourquoi ?...

Emmanuel. Le sens et le non-sens président à chacune de nos destinées et quand le non-sens s'installe, nous sommes tous en danger. C'est bien ce qui est arrivé à Emmanuel sur les trottoirs de Paris alors qu'il était encore mineur.

Père et mère ne sont plus, la nourrice d'Emmanuel le met dans ses bagages lorsqu'elle décide de s'expatrier en France avec ses propres enfants. Et là, on ne sait pas pourquoi, elle décide de poursuivre en Amérique mais notre Emmanuel est de trop, alors elle le laisse sur le trottoir, ce n'est pas une image mais la réalité. À Paris, un train pour Toulouse, trois jours comateux dans la gare, une Guinéenne généreuse passe par là, le ciel fait bien les choses parfois ! Il est recueilli par elle, mais trois mois plus tard la famille débarque du même lointain

pays, il faut la place. Emmanuel est ballotté de copain en clando (bien sûr, lui non plus n'a pas de papiers).

Et là, on me demande de m'occuper de ses papiers pour que la mission locale puisse l'inscrire et s'occuper de lui. Gros travail que de porter ensemble le poids de cette destinée brisée : seul sur terre, il n'a aucune raison de partir ou de rester et peut-être même tout simplement de vivre ou de mourir. Avec sa conseillère, nous échangeons souvent et beaucoup. Avec l'aide du médecin de « santé migrant », nous regardons de plus près sa santé. Avec ma collègue du SSAE, nous faisons démarches et dossiers : travail difficile et délicat. Et si l'on ajoute à cela vexations et bêtises subies dans les services chargés de ces dossiers, le compte est bon.

Voilà ! Travail de longue haleine : plus de deux ans. Et mon seul souhait, ambitieux dans sa finalité, modeste dans sa mise en œuvre : qu'Emmanuel trouve encore une raison de vivre... Le fil ténu de notre relation peut-il y contribuer ?

Cinq ans plus tard, de récépissé en récépissé, Emmanuel a obtenu un titre de séjour. Il travaille. Une fois par an à peu près, il me téléphone, vient me voir, ou me donne des nouvelles. Pour moi, il restera toujours l'exemple du courage, de l'endurance, de la patience.

Qui suis-je pour lui maintenant ? Pas grand-chose, le témoin de sa mémoire, le garant de son histoire. À noter que je « garde » son dossier, qu'il me porte toujours une photocopie de ses nouveaux papiers.

Antua. C'était le 21 septembre 2001, la grande baie vitrée tombe d'un bloc dans un fracas tonitruant derrière la jeune femme que j'étais en train de recevoir pour la première fois. Je savais seulement qu'elle avait quatre enfants, elle n'avait que 22 ans. L'espace d'un instant, j'ai eu très peur. Vous dirais-je ce que nous avons fait ensemble depuis ? Impossible, ce serait un roman, passionnant, mais un roman. Alors, je campe l'essentiel : venue en France pour faire

*La neutralité
bienveillante,
valeur sûre
du service social,
avec ce type
de travail,
en prend
un coup :
on est obligés
de prendre partie
et de s'engager.*

soigner une de ses jumelles (les aînées) depuis un lointain territoire français où la vie ne prédispose pas à une bonne adaptation en métropole, même si, pour une fois, les problèmes de papiers ne se posent pas. Il y a aussi deux enfants plus jeunes... Le tout entre 4 et 1 an... Et toute seule et plantée en haut du Mirail, 10^e étage et l'ascenseur souvent en panne!

Au cours de ces mois, nous avons rempli des papiers, fait des démarches, fait des gâteaux d'anniversaire, des transports, de la couture, des visites à domicile, des visites à l'hôpital. Nous avons connu les autres « morceaux » de la famille. Mais surtout, nous avons parlé, beaucoup parlé, et surtout, beaucoup écouté, écouté pour éponger un passé des plus douloureux que je tairai pour respecter l'intime.

C'était sans aucun doute tenter de faire devenir papillon une chrysalide abîmée, très abîmée par la vie.

Et l'emploi dans tout cela, où est-il me direz-vous ? Eh bien l'emploi, à ma manière, je m'en suis occupée entre heurts et malheurs. Mon job était de lever les obstacles, mais très honnêtement, ce n'était pas mon premier souci. Bien sûr, j'ai remplacé le bus pendant les grèves ; bien sûr, j'ai soutenu les actions pendant les formations, mais mon souci était ailleurs et mon émerveillement aussi.

Mesdames, vous imaginez très bien ce que ça donne : quatre enfants en bas âge, sans proche pour dépanner, sans argent ou presque, dans un pays étranger. Mais revenons à ma question... et l'emploi ?

Eh bien oui, ça y est. Oh ! Ce n'est pas moi qui ai fait cela, mais les conseillères successives. Cela aussi fait partie de mon job : expliquer le changement de personnes, faire les présentations, inciter à nouveau à la confiance.

Puis, depuis de longs mois, l'école de la deuxième chance.

Quatre ans, c'est un peu long me direz-vous ! Je vous le concède mais quel chemin parcouru ! Quel merveilleux papillon est devenue notre chrysalide blessée : libre, forte femme et mère à la fois. Seule ombre au tableau, son contrat est un de ceux qui génèrent l'incertitude.

Puis, quelques années après, un autre bébé. Le cinquième ! Sans homme (comme le père de ses premiers enfants, un Comorien sans papiers). Et toujours notre compagnonnage... un transport... un peu de repassage... un cadeau aux enfants... des papiers à faire et puis récemment, une grave histoire à propos d'un des enfants (le seul garçon) parti à Mayotte et que le père ne veut pas rendre. Ce qui s'est terminé devant les tribunaux avec l'aide d'une avocate (devenue ma complice dans bien des cas) compétente et généreuse,

à laquelle les statuts de bénéficiaire de l'aide juridictionnelle ne font pas peur.

Nous fêtons au restaurant son anniversaire et la nouvelle année, et cette année, j'ai eu droit à un petit cadeau accompagné d'une très gentille lettre que j'accepte en toute humilité et simplicité, qui dit ceci : « Je remercie Dieu de vous avoir mis sur mon chemin. Je trouve en vous une mère compréhensive qui ne me juge pas et m'accepte comme je suis... Merci de toujours être là pour moi en cas de besoin ou encore de tout simplement être là. »

Et cette autre, *Nedja* : folle furieuse, esclandre sur esclandre, hospitalisation, bourrée de cachetons, un travail exigeant, un mari adorable, une grossesse au milieu de la formation qui ne veut pas de grossesse. Elle met le voile, la formation ne veut pas de voile. J'ai l'impression de vouloir faire rentrer des ronds dans des carrés. Je fais le dos rond, calme les esprits. Je m'entends dire des choses qui me surprennent, approuvant ses choix qui ne sont pas les miens. Et maintenant, je pense que je fais à jamais partie de leur paysage. J'ai fait des rideaux, de la couture, elle me donne du cous-cous. Elle prie cinq fois par jour, deux enfants et plus de cachetons.

*

Ce type d'accompagnement vous fait réviser vos valeurs. Autre chose : la neutralité bienveillante, valeur sûre du service social, avec ce type de travail, en prend un coup : on est obligés de prendre partie et de s'engager. Mais toujours en se posant la question de ce qui est bon pour elle, pour lui, pour eux, ou pour moi. Cet acte posé, quel sens a-t-il dans la relation et la finalité que je me suis fixée ?

Cet accompagnement, hélas, ne rentre dans aucune statistique. Il n'y a pas dans ces grilles de rubriques : repassage, courses, déménagement. Cet accompagnement est suspect pour les professionnels purs et durs et pour les psys en tout genre. C'est un accompagnement dans l'en deçà de l'en deçà. Avant, dans mon travail, c'était parfois l'en deçà de l'en deçà de la qualité d'être parent. Maintenant, c'est celui de

la mise à l'emploi ou tout simplement du « pouvoir vivre ».

C'est un travail que l'on fait avec l'impression d'être toujours en infraction. Infraction à l'égard d'une analyse à consonance psy, infraction vis-à-vis des institutions qui ne peuvent classer et quantifier ce travail. En regard de tout cela, c'est comme si on perdait son « sérieux » et sa légitimité. Et pourtant, on a le sentiment viscéral d'être dans le vrai, dans « l'humain » comme dit un de nos collègues parrain.

Une preuve plus évidente : quand devant vous se plante sur un parking un grand jeune homme qui se baisse, vous embrasse et vous dit : « Tu me reconnais ? » Trente secondes de panique, on ne retrouve pas toujours dans les traits d'un jeune adulte ceux d'un enfant. Mais un prénom arrive vite et là, c'est l'émotion, pour moi la joie de l'évocation d'un passé. C'est toujours beaucoup de plaisir, nous sommes tout de suite dans la confiance et l'échange. Et pour une bonne douzaine d'entre eux, depuis dix ans, nous avons refait un morceau de chemin ensemble. Souvent, aussi, des souvenirs doux et drôles, à la manière de Régis, revenu à Saint-Simon vingt ans après : « Et puis le dimanche tu venais me chercher. » On s'asseyait... La façade des « Ormes » derrière était toute rose... et on mangeait des bananes ! Quel tableau empreint de douceur après la violence du week-end en famille. Trace du temps, du vécu partagé, du souvenir, tout autant qui « font famille ».

Alors que j'écris cet article quelques jours avant Noël, un de mes anciens clients me téléphone. Nous nous connaissons depuis presque quarante ans. Il veut me donner des jouets en bois de sa fabrication (il était ébéniste). De beaux jouets... qu'il préfère me donner plutôt que de les vendre, « pour les petits enfants nécessiteux dont vous vous occupez ». Je reprends donc le chemin du Volvestre parcouru des dizaines de fois (une fois par semaine pendant presque vingt ans). Je suis reçue comme toujours avec un « petit café » dans une cuisine bordélique.

L'échange, la sympathie mutuelle, la gratitude pour tout ce que cet homme, que j'admire, m'a appris m'envahissent. Une visite dans son atelier... On charge les magnifiques jouets... Et je l'entends dire avec émotion, en balbutiant des remerciements : « Oh, c'est normal après tant de temps, c'est devenu comme de l'amitié, nous avons vieilli ensemble. »

J'accepte la formulation qu'il vient de faire de notre relation, je la trouve juste, vraie et éternelle. Je le remercie sincèrement et simplement.

Dans un autre morceau et un autre temps de ma vie, j'étais une professionnelle qui se posait beaucoup de questions, et qui tentait d'utiliser la notion de transfert et de contre-transfert avec beaucoup de rigueur. Je laisse aujourd'hui la priorité à des notions moins spécialisées, plus générales, plus proches de la vie. Ma position de bénévole me permet d'envisager l'accompagnement, comme j'ai essayé de le montrer, avec une autre utilisation de la distance et de la durée.